

7^e SÉRIE. 1^{er} VOL. — N^o 4.

31^e ANNÉE. — Août 1925.



La Coopération des idées

ORGANE BIMESTRIEL DE LA RÉACTION DU BON SENS,
SEUL VRAIMENT INDÉPENDANT DES COTERIES,
DES PARTIS, DES POUVOIRS, DE L'ARGENT,
ET MÊME DES LECTEURS ET ABONNÉS.

RÉDIGÉ PAR GEORGES DEHERME

SOMMAIRE :

Inflation organisée ou banqueroute.

Pourriture de Presse.

Un Zoïle : M. Ernest Seillière.

Anthologie de la Bêtise.

Les Livres qui font penser.

René Quinton.

Ce Numéro de 48 pages : 1 fr. 50.

ADMINISTRATION & RÉDACTION :

Georges DEHERME, à Aups (Var)

ABONNEMENTS

Les numéros de *la Coopération des idées* auront le nombre des pages et la périodicité que nécessiteront les circonstances. Le prix de l'abonnement est donc fixé au volume qui sera de 320 pages au moins : soit **10 francs** pour la France et **15 francs** pour l'Étranger.

Le régime matérialiste de la prétendue propriété littéraire a généralisé la simonie, la prostitution de l'esprit. En asservissant l'intelligence à l'argent et au nombre, ce régime a été un des facteurs de notre anarchie mentale et morale.

Nous proposant surtout la régénération des opinions et des mœurs, nous ne reconnaissons pas les « droits d'auteurs ». Nous autorisons donc, sans conditions, nous sollicitons même la reproduction de tout ce que publiera *la Coopération des idées*.

Un numéro spécimen est envoyé à toute personne qui en fait directement la demande ou dont l'adresse nous est transmise. C'est nous aider efficacement que de nous envoyer des listes d'adresses.

Pour tout ce qui concerne LA COOPÉRATION DES IDÉES, écrire à M. Georges DEHERME, à Aups (Var).

La Coopération des idées

INFLATION ORGANISÉE

OU BANQUEROUTE

« Enfin, nous avons fait faillite! »

La question financière est mal posée. Au surplus, elle n'a pas l'importance qu'on lui donne présentement. Le gâchis monétaire n'est qu'un des aspects les plus anodins de l'anarchie générale.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, les besoins budgétaires d'un gouvernement électif et parlementaire sont illimités. Ils ne sont contenus que par les possibilités de l'impôt et de l'emprunt.

Jusqu'ici, ces possibilités semblaient indéfiniment extensibles. L'État rendait en partie, sous forme d'arrérages aux rentiers, c'est-à-dire à la consommation, ce qu'il prenait, sous forme de contributions, à la production. C'était l'âge d'or du parasitisme démocratique.

Mais cela, qui ne pouvait avoir qu'un temps, ne va plus.

Rien ne se paie qu'avec le produit du travail. Or le budget actuel dépasse de près de dix milliards le

chiffre (trente milliards) auquel était évaluée, avant la guerre, la production nationale.

C'est donc grâce à l'inflation, — honnie verbalement mais pratiquée obligatoirement, — grâce à la dépréciation croissante du franc, à la hausse nominale des prix que l'État n'est pas écrasé par sa dette, le contribuable par les impôts et que les choses vont encore tant bien que mal.

Si, par miracle, le franc s'élevait au pair et si le coût de la vie revenait au taux d'avant-guerre, tous les Français seraient rentiers. Et si, dans ces conditions, par un miracle plus merveilleux encore, les travailleurs n'abandonnaient point la charrue et l'outil, ce qu'ils pourraient produire ne suffirait point à payer les impôts. Ces héros ne peineraient donc que pour la gloire du fisc.

D'après le dernier rapport du ministre des finances, notre dette intérieure atteint 280 milliards, dont 150 en rentes consolidées et 130 à court terme. De plus, il y a la dette extérieure qui, par l'incurie criminelle de nos dirigeants, a pesé si lourdement sur notre politique. Soit 120 milliards qui s'accroissent constamment par les intérêts capitalisés et la baisse du franc.

L'ensemble de la dette publique dépasse donc de plus de 100 milliards le total de la fortune française en 1913. Ces chiffres suffisent à montrer combien il est absurde d'imaginer un retour du franc au pair.

Le service de la dette exige 60 0/0 du budget. Cependant, en proportion du revenu national, le barème des impôts est le double de ce qu'il était en 1913.

Ainsi, le budget est en déficit croissant, les caisses du Trésor sont vides, le franc s'effrite... Le régime est en péril.

Avant d'avoir recours au chirurgien socialiste, on a appelé le rebouteur radical. Celui-ci n'a trouvé, ne pouvait trouver que l'expédient de l'inflation honteuse mais efficace, l'emprunt-or, qui nous réserve d'hilarantes surprises, des sur-impôts, la menace aux fraudeurs... Ayant réclamé des économies, peut-être en réalisera-t-il quelques-unes, très onéreuses, très nocives, sur les dépenses vitales; mais on peut être assuré que ce ne sera que pour accroître d'autant les dépenses électorales en aggravant la gabegie.

Devant rester dans l'orbe de la démocratie politique et économique, « ploutocrate démagogue » comme tout politicien, M. Caillaux, il en faut convenir, ne pouvait faire mieux. La vraie solution ici, comme pour tous les problèmes d'ordre, est essentiellement antidémocratique.

Même sans les dévastations de la guerre, l'expansion morbide du parasitisme bourgeois devait mener la France à la banqueroute, — inéluctable. Mais on pouvait, surtout après cette terrible leçon, éviter les à-coups désordonnés et douloureux. Les crises sont des réactions organiques qu'il faut diriger pour qu'elles soient salutaires.

C'est pourquoi, au lendemain de l'armistice, il eût fallu que la France victorieuse, ayant pleinement conscience des devoirs d'humanité que lui imposait sa victoire, reprît hardiment la direction de la plus haute civilisation. C'eût été, d'abord,

provoquer un mouvement général de réaction contre la démocratie politique et économique. Entendons celle du nombre comme celle de l'argent, celle des électeurs comme celle des classes moyennes. Tout effort de restauration sociale devra commencer par là.

Mais les pseudo-gouvernants dont nous dote l'élection n'ont souci que de maintenir, malgré tout, le nocif régime qui leur est si profitable. Imbéciles et scélérats, ils ont désavoué la victoire, ils ont trafiqué de la sécurité nationale; au lieu de la primauté spirituelle, pacifiante et ordonnatrice de la France, ils ont laissé instaurer l'ignoble hégémonie de la finance judéo-germano-anglo-américaine.

L'arme — moyen et fin — de cette redoutable conspiration contre la civilisation française, c'est une grossière fiction : l'or.

Un économiste, anglais pourtant, M. Arthur Kitson, écrivait récemment : « Les dogmes de la stabilisation et de la convertibilité sont nés d'un complot de certains financiers germano-américains pour dominer le monde au moyen d'un système monétaire connu sous le nom d'étalon d'or. »

Ajoutons que l'Angleterre aussi est entrée, corps et âme, dans le démoniaque complot en rétablissant la parité de la livre et du dollar. D'ailleurs, elle paie déjà cette aberration d'une crise de chômage (actuellement 1.300.000 chômeurs) et d'une surcharge de sa dette qui l'anémient et l'ébranlent dangereusement.

L'Angleterre, toutefois, a ses raisons ignorées de

l'intelligence, mais appréciées de ses banquiers. Elle participe à l'impérialisme de l'or. Mais la France?...

On ne s'expliquerait point son aveuglement, sa dévotion démente à un dogme suranné qui l'en-trave, l'affaiblit de toute manière et nie tout ce que représente son histoire, si l'on ne savait qu'elle est profondément infectée de démagogie, et que rien ne s'exprime, rien ne se fait qui puisse paraître subordonner au social les préjugés, les intérêts et les passions des lecteurs de journaux et des électeurs.

Seul, un chef sans partisans, ne dépendant que de la raison positive et de l'implacable nécessité, n'ayant à considérer que ce qu'exige le salut public, pouvant conséquemment « léser » tous les intérêts, et surtout ceux des « petits possédants », du « plus grand nombre », seul un dictateur social eût pu affronter et vaincre la chrysocratie dissolvante.

Tâche titanesque, certes. Pour l'accomplir, il n'y aurait eu jamais trop de force concentrée. C'était déboulonner l'idole métallique, déterminer l'Europe, par l'exemple, à réaliser une profonde révolution monétaire. Ainsi, on eût laissé aux Thénardiens tout l'or du monde qu'ils ont soutiré des charniers européens.

En effet, comment ne voit-on pas qu'il est aussi niais d'accepter la lutte financière en n'employant que l'or dont dispose presque exclusivement l'antagoniste que de prétendre combattre la démagogie par le nombre qui est son essence?

C'est s'offrir bénévolement aux coups.

Le plus grand profiteur de la guerre, ce furent les États-Unis. Étant débiteurs de l'Europe en 1914,

ils sont maintenant créiteurs de 9 milliards de dollars. Et leur actif, par l'usure, s'accroît chaque année. Remarquons, en passant, que tout l'or du monde n'atteint pas ces 9 milliards de dollars.

En réalité, les États-Unis détiennent 50 0/0 du stock d'or, l'Angleterre 8 0/0, la France 7 1/2, l'Allemagne 1 0/0.

Avant la guerre, c'était, pour les États-Unis, 10 0/0; pour la France, 6 1/2 0/0; pour l'Allemagne, 5 0/0; pour l'Angleterre, 3 0/0.

Citons encore ces chiffres publiés dans une étude d'un financier américain parue en avril dernier dans le *Foreign Affairs* :

« La quantité d'or produite de 1894 à 1917 a été égale à celle obtenue pendant les quatre siècles qui ont précédé cette période. La réserve d'or mondiale atteignait, en 1895, 4 milliards de dollars; en 1916, elle s'élevait à 8 milliards de dollars.

« Avant la guerre, la Grande-Bretagne et les États-Unis figuraient aux premiers rangs des producteurs de l'or : en 1913, la Grande-Bretagne fournissait 63 0/0 et les États-Unis 19 0/0 de la production mondiale. Après la guerre la part des États-Unis a baissé : en 1923, la proportion était de 70 0/0 pour la Grande-Bretagne et de 14 0/0 pour les États-Unis. »

On le voit donc : Si l'on ne dénonce le mensonge sur lequel il se fonde, cet abject impérialisme de l'or ne peut que croître et se fortifier de plus en plus. Et la France restera définitivement vassalisée. Car son désarmement monétaire implique son désarmement militaire et diplomatique.

En vérité, désormais, proclamer l'intangibilité de l'étalon d'or, c'est accepter l'asservissement de la France à la finance judéo-germano-anglo-améri-

caine, c'est accepter la défaite définitive de la civilisation spirituelle.

Il n'y a pas que la disette d'or, il y a la dette extérieure. Et Shylock n'est nullement disposé à lâcher le morceau de chair qu'il s'est choisi. Il faut en finir avec ce « boulet de la victoire ».

M. le colonel de Thomasson écrivait dernièrement dans *l'Éclair* :

« C'est M. Lloyd George qui dit le 4 mai 1915 : « Une « grosse contribution en argent, au cours de notre lutte « contre l'Allemagne, correspond pour la Grande-Bretagne à « une maigre contribution en soldats. » C'est M. Bonar Law, alors chancelier de l'Échiquier, qui dit le 2 mai 1917 : « Les « intérêts de tous les alliés étant identiques dans cette guerre, « il est de notre devoir, autant que nous le pouvons, d'em- « ployer nos ressources financières à aider nos alliés, comme « si nous faisons ces dépenses pour nous-mêmes. » Et le 24 septembre de la même année, c'est le gouvernement américain qui publie la note suivante : « Dans le dessein de « pourvoir plus efficacement à la sécurité et à la défense « nationale des États-Unis, le secrétaire du Trésor est autorisé à faire ouvrir des crédits à tous les gouvernements « étrangers en guerre avec les ennemis des États-Unis. »

La France eût donc pu dire aux Longues-dents :

Ce n'est pas de l'or que vous m'avez fourni; mais des produits, vos produits. Je vous offre les miens. Je vous paierai, par exemple, vous, Angleterre, avec mes soieries; vous, États-Unis, avec mes vins et cognacs. Mais j'entends me libérer, reprendre mon indépendance. Je n'ai plus d'or et je n'ai plus besoin de cette marchandise de luxe. Ma monnaie, ce sont mes produits; mon étalon

monétaire, c'est mon ordre. Le dollar n'a plus cours chez moi. C'est à prendre ou à laisser...

« Les produits s'échangent contre des produits » est un vieil axiome d'économie politique. Voilà le vrai. L'intermédiaire qui facilite l'échange n'a qu'une importance minime. Ce n'est qu'un signe. L'or n'est qu'un titre au porteur comme le billet. Il est insuffisant. Partout, et de plus en plus, on chiffre en or plus qu'il n'y a d'or.

Le signe métallique n'est même pas une marchandise, comme l'est la barre de sel à Timbouctou, puisqu'il ne saurait être complètement utilisé à la valeur surfaite que lui confère son rôle monétaire de convention.

Proudhon proposait déjà de « faire de chaque produit une monnaie courante ». Mais, pour les grandes transactions, on se borne à passer des écritures.

La monnaie métallique est le chariot mérovingien du négoce. Si les transactions devaient se faire seulement avec les 45 milliards du stock mondial d'or, toute l'activité économique serait enrayée.

Rien ne justifie, en raison comme en fait, le préjugé métalliste. Tout le condamne.

C'est une erreur, par exemple, de croire que l'or stabilise et modère les prix. Au contraire.

En France, les prix réels ont moins varié et se sont moins élevés qu'en Angleterre et aux États-Unis. Le prix réel moyen est resté à peu près le même qu'en 1913, plutôt plus bas. C'est pourquoi les étrangers des pays à monnaie forte envahissent les pays à monnaie faible. On y vit mieux.

L'or est la monnaie des agioteurs et des exploiters. C'est parce qu'il peut être monopolisé que les prix peuvent être manœuvrés.

Une monnaie raréfiée et accaparée ralentit les échanges et accroît le coût de la production. La crise industrielle qui trouble l'Angleterre en ce moment n'a pas d'autre cause. En France, nous n'avons pas de chômage.

Aussi les bons apôtres anglo-américains nous adjurent-ils d'« assainir » notre monnaie par l'emprunt et l'impôt. Volontiers — de leur or qui les embarrasse — ils nous aideraient même à résister aux tentations de l'inflation. La monnaie de crédit, souple et généreuse, qui s'affranchit de leurs banques, qui s'adapte aux circonstances, qui stimule les activités, ils l'accusent d'instituer une sorte de *dumping* déloyal. Va pour *dumping*. Dumpingnisons donc avec entrain et sans remords. Pour les Français, France d'abord. Écoutons les conseils de nos alliés d'hier, prenons-en bonne note, — afin de nous appliquer énergiquement, sagement, à ne les pas suivre. Secouons le joug.

Il y a eu l'horrible carnage. Il y a la menace d'une effroyable barbarie destructrice. Il y a le malthusisme, la désertion des campagnes, c'est-à-dire la stérilisation léthifère de la terre et de la race. Il y a l'idée, l'intelligence, la foi, l'humanité, obscurcies, refoulées, bafouées, vaincues par une éruption formidable de matérialisme bestial...

Pour des citoyens électeurs, c'est peu, moins que rien : « Soyons de notre temps ! Ne nous en faisons pas ! »

Mais au moment que nous écrivons ceci, le dollar est à 23 francs, la livre à 110 francs. Et les journaux lamentent l'écroulement du franc, la « hideuse banqueroute ». C'est la ruine, la fin de tout. Le public est consterné: Ses augures annoncent des catastrophes.

Personne ne se demande en quoi la richesse réelle du pays est atteinte par là.

Ce serait l'occasion pourtant d'être optimiste, car les fluctuations du change ne peuvent ni détruire ni faire germer un grain de blé. En l'occurrence, pas une parcelle des biens du pays n'est perdue. Il n'y a, tout au plus, qu'un déplacement de comptes d'argent. Les créances en francs sont seules atteintes. Tant pis pour les créanciers ! Mais la France est débitrice.

Il n'importe, au seul mot « d'inflation », celle-ci étant susceptible d'accentuer le fléchissement du franc, le public est pris de terreur panique.

On ne raisonne plus, on tremble. Aux partis, il faut des épouvantails.

Et pourtant, nous le répétons, les pays à monnaie avariée sont, toutes choses égales, dans une meilleure situation économique que les pays à monnaie dite saine. Partout, l'inflation dynamise et la déflation paralyse.

L'Allemagne, notamment, s'est redressée par l'inflation qu'elle a poussée jusqu'à la banqueroute totale. Par là, elle a annulé presque toute sa dette intérieure, elle s'est déchargée de son poids mort, le capital passif à revenus fixes, elle a ramené la plus grande masse de ses classes moyennes au prolétariat, c'est-à-dire à la production effective. Elle

a pu, en outre, éluder l'obligation de réparer, grâce à la stupidité de ses vainqueurs qui s'obstinèrent à exiger le paiement des indemnités de guerre en monnaie « sonnante et trébuchante ».

L'opération parfaite, le Reich échangea 1.000 milliards de marks papier contre un mark or. Quoique étant revenue à la monnaie saine dans les meilleures conditions, l'Allemagne n'est pas sans connaître les difficultés inhérentes à une monnaie raréfiée. La déconfiture des colossales entreprises Stinnes en est un symptôme.

Cette double épreuve est significative.

Malheureusement, l'expérience instructive ne vaut que pour qui observe et réfléchit. Ce n'est pas l'affaire des foules.

L'individu décérébré reflète l'État décapité. En citant le prix nominal de la salade, en déplorant la déchéance du coupon de rente, en vitupérant les « inflationnistes », les journaux fournissent à l'opinion des émotions qui la dispensent de raisonner.

Sans doute, on peut envisager que l'inflation n'est pas précisément l'émission réglée d'une monnaie de crédit, gagée non plus sur une valeur de convention comme l'or, mais sur les richesses réelles qui sont le sol, le sous-sol, l'outillage économique et scientifique, quinze siècles d'efforts continus, le travail, voire l'homme même.

Mais les journaux et leurs candides lecteurs ne font pas de distinctions aussi subtiles. Pour eux, il n'y a qu'un dogme sacré : l'étalon d'or, pivot du monde social. Tout le reste est l'abomination de la désolation, l'inflation maudite.

Nous devons distinguer pourtant. Avec une monnaie positive, dématérialisée, sous un régime normal d'ordre, le jeu de l'inflation et de la déflation serait, comme l'a montré M. A. Despaux dans ses *Principes de dynamique monétaire*, le moyen efficace d'un gouvernement économique.

L'inflation dosée, organisée, comme celle que nous proposons après l'armistice pour amortir d'un coup toute la Dette publique, est une mesure prophylactique et curative d'intérêt général. Or un gouvernement électif et parlementaire est incapable de prendre une telle décision. Il est tenu de délibérer, et, dans les débats, intervient toujours l'opposition des intérêts particuliers qui l'emporte facilement sur l'intérêt général, naturellement représenté avec moins d'énergie.

L'inflation de circonstance est tout autre chose. C'est celle du parlementarisme aux abois, du désarroi, de la détresse. Elle n'est qu'un expédient de l'impuissance, elle n'améliore pas la situation financière, elle ne se fixe qu'au jour le jour des besoins de la Trésorerie. Et quel que soit le parti au pouvoir, quel que soit le ministre, voire « le grand ministre » lunaire que réclame M. L. Latzarus, cette inflation, trop facile, ne peut que se surgonfler jusqu'à éclater dans la banqueroute.

Nous n'y échapperons donc pas. Les dieux de la démocratie le veulent. Mais ne nous frappons pas. La banqueroute a pu paraître « hideuse » jadis, aujourd'hui elle ne sera pas sans quelques avantages. Tout est relatif.

Certes, brutale, sans atténuation, elle sera sans

agrément. Au reste, le franc étant à 0,25, elle est aux trois quarts accomplie. Elle l'est même aux neuf dixièmes pour le petit rentier d'État, car le 3 o/o, réellement, ne vaut guère plus de dix francs or. Allons ! encore un petit effort, et la dent cariée sera extirpée...

Même sans l'anesthésique de l'inflation, on le voit, ce n'est pas si terrible. On n'en vote, on n'en bêtifie et l'on n'en danse pas moins.

Cette opération désagréable sera même salutaire si elle nous rappelle la loi de pauvreté et l'obligation de produire pour vivre, si elle nous fait faire pénitence, si elle nous ramène au bon sens humain, si elle provoque enfin une réaction salvatrice contre la démocratie.

En tout cas, ses conséquences directes ne sauraient avoir rien de tragique. Ce ne sera que banqueroute d'argent. Pour le reste, elle constatera seulement un état de fait, elle ne dissipera qu'un mirage dangereux.

Au demeurant, la banqueroute est un purgatif puissant qui expulse de l'organisme social les déchets et les toxines accumulés par un régime délétère.

Et nous n'avons pas d'autre moyen, désormais, de nous affranchir de la sordide tyrannie de l'usure dont le monde est menacé.

Rappelons à ce sujet le fameux calcul du D^rPrice : Dix centimes prêtés à 5 o/o depuis l'an I eussent eu à recevoir, en 1772, plus d'or que ne pourraient en contenir 150 millions de globes comme la Terre.

Il est donc absurde qu'une dette, fût-elle d'État, puisse être dite « perpétuelle ». Tout ce qui tient au temporel ne saurait être que temporaire.

Même pour le crime, il y a prescription en dix ans, — pour les délits correctionnels en trois ans. Au civil, il y a la prescription acquisitive.

La banqueroute libératrice était un droit régalien tacite. Au xvii^e siècle, remarque Coquille, la faculté d'emprunter n'était pas encore pleinement admise et l'on reconnaissait au roi de France « le droit de répudier les dettes de son prédécesseur, *si elles portaient atteinte aux ressources et à l'unité du pays*... Le roi avait la couronne en usufruit et non en propriété. C'est pour cela qu'il ne pouvait en disposer ».

Mais nos politiciens, sous le couvert du mythe de la souveraineté populaire, ont la patrie en toute propriété. Celle du passé et celle de l'avenir. Tout pour l'électeur du moment.

Hors de lui et après lui, la fin du monde. De même qu'il a des droits pour un tout et des devoirs pour un quarante millionième, de même il est créancier pour un tout et débiteur pour un quarante millionième. C'est la négation même de toute civilisation qui est faite, essentiellement, de solidarité et de continuité ; mais c'est la démocratie...

Les frayeurs, les colères, les véhémentes imprécations et les désirs de la multitude n'y peuvent rien.

Puisque les États modernes se sont attribué la faculté illimitée d'emprunter, la banqueroute périodique est non seulement inévitable mais encore utile. A tout le moins, deux fois par siècle.

Le Jubilé juif en était l'équivalent. Tous les cinquante ans, il y avait une année de rémission

consacrée à Dieu. Les dettes, les peines, les fautes étaient remises, les esclaves émancipés, les fonds de terre aliénés retournaient à leurs propriétaires primitifs, etc... C'était une libération, un renouvellement, un rétablissement d'équilibre.

Comme cette loi de Moïse était d'inspiration divine, c'est volontairement, pieusement, avec joie que les Juifs s'y conformaient.

Nous sommes moins sages. Nous voulons résister à la nécessité.

Aussi, ne pouvant nous soumettre par amour de Dieu ou des hommes, encore moins par intelligence, il nous faut subir la coercition impitoyable des choses. Et, au lieu du Jubilé ou de l'inflation dirigée, c'est la banqueroute brutale. Le résultat est le même, sans doute; mais non sans troubles ni souffrances.

Rien n'est plus inhumain que l'anarchie.

G. D.

POURRITURE DE PRESSE

Nous recevons cette lettre :

Paris, le 11 juin 1925.

Monsieur,

Je lis dans votre numéro de juin les lignes suivantes :

En tête de son numéro du 8 mars dernier, le journal *Aux Écoutes* publiait ceci :

UNE AFFAIRE DE CHANTAGE.

On sait ce que M. Jean Herbette, ambassadeur à Moscou, avait fait, depuis l'avènement du cartel, du Bulletin de politique extérieure du *Temps*. M. Herbette dut quitter le grand journal, mais reçut de M. Herriot sa récompense.

Repris par des mains vigoureuses, l'article de tête du *Temps* rassura les patriotes. *Le Temps* faisait son devoir strict de critique de la lamentable politique de l'effroyable lâcheur qu'est M. Herriot.

Que fit celui-ci ? Il se procura pour cinquante mille francs un contrat qu'il croyait intervenu entre M. Roëls, au nom du *Temps*, et M. Krassine, au nom des Soviets. Aux termes de cette convention, *Le Temps* devait, contre un versement de quatre cent mille francs, favoriser la politique soviétique jusque dans son Bulletin, qu'à cette époque rédigeait M. Herbette.

Le Quai d'Orsay menaça *Le Temps* de livrer à la publicité le terrible document si le grand journal ne modifiait pas sa politique. M. Roëls, interrogé par les administrateurs du *Temps*, déclare que le fameux contrat constitue un faux et que le gouvernement, avec les deniers des contribuables, a acquis un document sans valeur.

Si M. Roëls dit vrai, M. Herriot a commis un chantage qui ne peut être qu'inopérant, quoique depuis quelques

semaines, le ton du Bulletin ait de nouveau singulièrement fléchi.

Et si c'est M. Herriot qui est bien informé, comment *Le Temps* ne se désolidarise-t-il pas publiquement d'un publiciste qui pratique d'aussi honteuses tractations ?

Vous ajoutez :

Nous ne dirons pas que nous reproduisons cette effarante information « sous toutes réserves », car *Le Temps* n'a pas démenti et *Aux Écoutes* n'a pas insisté. Silences d'or, silences éloquents, — et combien significatifs !...

Ceux de vos lecteurs qui ne connaîtraient pas notre journal pourraient emporter de la lecture de ce passage l'impression que notre silence est un silence voulu. Nous ne saurions accepter pareille interprétation.

Si Aux Écoutes n'a pas insisté, c'est qu'il avait tout dit. Nous maintenons intégralement notre grave information. Il est possible que Le Temps ait été victime de M. Roëls, mais on ne comprend pas, en ce cas, qu'il ne se soit pas séparé d'un collaborateur véreux.

Je vous prie, Monsieur, de publier ma lettre dans votre plus prochain numéro et d'agréer l'expression de mes sentiments très distingués.

PAUL LÉVY,
directeur d'*Aux Écoutes*.

C'est avec plaisir que nous publions cette réponse. Reste le silence du *Temps*. A dire vrai, il est moins « éloquent » que celui des autres journaux, de tous les journaux, qui se sont abstenus, avec une touchante unanimité de reproduire ce terrible document sur la pourriture de presse. C'est, sans doute, qu'ils sont tous contaminés. Camaraderie ? Solidarité professionnelle ? — Disons mieux : complicité.

G. D.

ANTHOLOGIE DE LA BÊTISE

LA VOTOMANIE

Chaque élection pourrait fournir des volumes à cette « Anthologie » interminable. Trop de fleurs ! Comment choisir ? Et surtout, comment ne pas être suspecté de partialité. Au surplus, ce serait fastidieux car ce sont toujours les mêmes clichés, les mêmes redondances, les mêmes insanités qui repassent. Tout est dans chaque affiche, chaque discours, chaque appel au vote. Et depuis qu'il y a des élections comme en témoignent les inscriptions murales de Pompéï. L'électeur ne demande pas une autre incantation. Sans se lasser, imperturbable, il accomplit le rite imbécile. Après avoir défilé devant l'urne fétiche, il passe plus allégrement devant le guichet, jamais fermé, du percepteur. O candeur !...

Que les politiciens démagogues, les idéologues, les révolutionnaires flattent cette funeste manie, on le conçoit. Ils sont assurés du profit immédiat et du succès.

Mais les autres ? les conservateurs ? les partisans de l'ordre ? les patriotes ? ceux-là même qui reconnaissent la stupidité pernicieuse du suffrage universel ?...

Tenus de se limiter dans leur démagogie et ne disposant au mieux que des moyens personnels de corruption, ils se présentent dans des conditions défavorables. Dans l'ensemble, ils doivent donc être battus. Et ils le sont, en effet, à tout coup. N'importe, ils recommencent. C'est du vice.

Ils acceptent ce jeu de dupes puisqu'ils y participent. Ils le sanctionnent. S'il pouvait y avoir de « bonnes élections », l'absurde système électif se justifierait. On ne ruinera le Suffrage universel qu'en le laissant épuiser le plus rapidement possible toute sa nocivité essentielle, en déchirant le bulletin de vote, en s'abstenant de prendre part à cette farce avilissante. Les politiciens le savent bien, d'ailleurs. Quand les abstentions deviennent trop nombreuses, ils menacent de rendre le vote obligatoire. S'ils hésitent, c'est qu'ils pressentent que ce serait discréditer le gris-gris dont ils vivent. Le plus crétin des électeurs ne pourra plus croire vraiment qu'il exerce sa « souveraineté » quand il sera conduit aux urnes par le gendarme.

Nous devons donc nous réjouir du résultat normal des dernières élections législatives et municipales. Les échecs des meilleurs sont moins désastreux pour la nation que leurs succès partiels.

Ce fut un malheur que les élections du 16 novembre 1919 aient paru être plus raisonnables que les autres. C'est ce qui a revigoré le parlementarisme que la guerre semblait avoir ébranlé. Une opposition, si faible soit-elle, ranime le parlementarisme. Elle lui est indispensable. Il lui faudrait l'inventer si de sots adversaires ne la lui fournissaient point.

Pour en finir avec ce ferment d'anarchie qu'est le système électif aggravé du parlementarisme, faudra-t-il donc les mitrailleuses bolchévistes ?

Nous le craignons. Le simple bon sens est trop faible pour dominer les vanités, les multiples intérêts, les sottises que les élections satisfont et épanouissent. Dans la carence de toute direction spirituelle organisée, les appels tragiques de la raison restent lamentablement impuissants.

LE VOTE DES FEMMES

La femme est mère. L'enfant est sa chair. Elle peut être la première éducatrice et marquer le plus profondément l'âme de l'enfant.

Si donc la femme gardait son bon sens naturel, ce serait aussi un grave péril pour la démocratie.

Les grands magasins, les chiffons, la Mode, la danse, voire les examens, ne rabêtissent point toutes les femmes. Aussi, les pousse-t-on maintenant à politicailler, à réclamer le bulletin de vote.

Aux dernières élections municipales, il y eut de nombreuses candidates. Quelques-unes obtinrent même la majorité des suffrages. Cela est tristement significatif.

Bientôt la femme française, elle aussi, votera, s'agitiera. Et si elle a encore des enfants par accident, elle les préparera à faire partie du Parlement des enfants ou du Groupe communiste. Remarquons d'ailleurs que, parmi les femmes politicaillant, la proportion des extrémistes est bien plus grande que parmi les hommes. A tout le moins, la démocratie féminine nous mène, toutes chemises au vent, à la pornocratie des fins de civilisation.

Cela nous promet de beaux dimanches.

LES ENFANTS POLITICIENS

Certes, l'école s'applique de son mieux à décérébrer les enfants : Primairement, secondairement et supérieurement. Sans doute, les manuels civiques ne sont pas sans efficace pour fabriquer « des citoyens » soucieux de remplir leur devoir électoral, — et fiscal. Et cela facilite beaucoup la tâche du gouvernement, qui consiste surtout à faire payer aux uns — la minorité — le maximum d'impôts pour encourager les autres — la majorité — à bien voter.

Mais ce n'était pas suffisant. D'aucuns méconnais-

saient leurs « devoirs civiques ». Il y avait trop d'abs-tentionnistes, — et de fraudeurs. Les idoles sacrosaintes, Fisc et Suffrage universel, étaient contestées, niées, blas-phémées. L'école laissait évader quelques intelligences. De solides cerveaux résistaient au régime déprimant des examens. Il subsistait quelque activité spirituelle. C'était un scandale. La démocratie était en danger. Il importait d'y obvier.

La Bruyère nous a dépeint les enfants : « hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, pares-seux, volages, timides, intempérants, menteurs, dissi-mulés ». Freud ajoute : salaces. Mais il y a chez eux toute l'humanité en puissance. Pour empêcher ce déve-loppement réactionnaire, le plus sûr est évidemment de les fixer dans cet état d'enfance qui est à peu près celui du « gorille lubrique et féroce », — le parfait Jacobin décrit par Taine.

Et le meilleur moyen est d'appuyer l'école par le par-lementarisme, d'entraîner l'enfant, dès le berceau, à être électeur ou politicien. Ce moyen fut imaginé, naturelle-ment, et a été essayé d'abord dans ce vaste laboratoire d'imbécillité que sont les États-Unis. C'étaient les Républiques d'enfants. Il a été expérimenté, l'année dernière, en Tchéco-Slovaquie. Il ne tardera pas à l'être en France. Que fais-tu, ô démocratie française ? Ne vois-tu pas que la Bêtise a encore des mécréants ?

Voici donc ce que nous annonçaient l'année dernière, avec satisfaction, les journaux de toutes couleurs :

PRAGUE, 26 avril. — Un fait sans précédent dans les annales parlementaires s'est produit, pendant les fêtes de Pâques, à Prague, où une cérémonie tout à fait originale et *pleine d'un symbolisme émouvant* s'est déroulée dans l'enceinte même de la Chambre des députés.

Les enfants des écoles de Tchéco-Slovaquie, au nombre de 250.000 environ, avaient, en effet, envoyé un délégué pour cent écoles afin de les représenter à *une session parle-*

mentaire des enfants qui devait avoir lieu à Prague, sous les auspices des autorités gouvernementales.

Dans l'après-midi, *cent délégués occupèrent les sièges des députés en vacances*. Le président de la République tchécoslovaque, M. Mazaryk, M. Benès et tous les ministres occupaient les tribunes.

Le parlement des enfants a tenu une séance au cours de laquelle ont été discutées des questions mûrement préparées par les groupements écoliers.

A l'ordre du jour figuraient des questions morales et humanitaires ; mais le parlement des enfants a fait aussi une incursion dans le domaine politique, et il a réclamé de leurs aînés présents dans les tribunes qu'ils fissent tout pour préserver la paix. Il a formulé le vœu que la coutume tchéco-slovaque, d'après laquelle depuis trois ans une trêve de tous les partis a lieu pendant la semaine sainte, fût étendue au monde entier.

Les délégués avaient de douze à seize ans. Beaucoup parmi les plus jeunes improvisèrent des discours fort bien venus. Tous les jeunes députés d'un jour furent fidèles à la consigne qui consistait à ne proposer que des questions politiques capables de produire des résultats.

Cette curieuse manifestation montre que *la campagne d'éducation populaire de la jeunesse* entreprise et poursuivie notamment par M^{lle} Mazaryk, fille du président de la République, *a commencé de porter ses fruits*.

Ceux-là, évidemment, sont acquis, définitivement, à la démocratie. Pauvres enfants !

Mais que disions-nous ? La Bêtise est très contagieuse et fanatiquement prosélytique. La France aussi se contamine.

Depuis trois ans, il est distribué aux écoliers un buvard sur lequel est imprimé cet appel dont les auteurs paraissent avoir voulu utiliser les observations des *Caractères* de La Bruyère :

Les enfants des *bourgeois* ont des bonnes, sont bien habillés, mangent à leur faim, vont au lycée, couchent dans un bon lit et connaissent tous les plaisirs ! parce que leurs parents font trop travailler et ne payent pas assez *les ouvriers*.

Les enfants des *ouvriers* sont mal vêtus, mangent trop peu, souffrent à l'école, sont mal logés et doivent travailler à treize ans ! parce que leurs parents ne gagnent pas assez et travaillent trop chez les bourgeois. *Viens aux pupilles communistes pour t'amuser, t'instruire et lutter contre ces injustices.*

Un autre appel sur feuille volante est plus largement distribué encore. Nous en extrayons ceci :

Fédération nationale des GROUPES COMMUNISTES d'enfants.

Aux parents :

L'école bourgeoise s'empare du cerveau de vos enfants, pour que plus tard ils soient des esclaves dociles asservis à la puissance capitaliste...

Votre devoir à vous est d'élever vos enfants dans l'amour de la classe ouvrière, dans la haine du capitalisme qui vous exploite et les exploitera demain...

Vous devez envoyer vos enfants au groupe communiste d'enfants pour détruire cette éducation bourgeoise.

Aux enfants :

Pourquoi les écoles d'enfants riches sont-elles belles, spacieuses, avec des arbres, des fleurs, des jeux ?

Pourquoi vos écoles sont-elles sombres, avec des cours où vous êtes gênés dans vos jeux ?

Pourquoi l'enfant riche continue-t-il ses études jusqu'à 20 ans, alors que vous, vous devez travailler dès 13 ans ?

L'enfant riche, chez lui, a des jeux, des grandes pièces, des nounous, alors que vous vivez dans de vieilles maisons, sans air, sans soleil.

Tout cela, pourquoi ? Parce que vous êtes des enfants d'ouvriers.

Parce que les patrons, les bourgeois s'enrichissent grâce au travail de vos parents.

Ne trouves-tu pas qu'il serait juste que toi aussi profites du soleil, de l'air, des jeux, etc... Alors viens rejoindre tes petits camarades au groupe communiste d'enfants.

LE GROUPE COMMUNISTE D'ENFANTS.

M. Jean Philip, sénateur radical-socialiste, qui cite ces documents, croit que les communistes en ont surtout à « l'école laïque ». Ils auraient bien tort. Car ils n'ont pas de meilleur auxiliaire. L'école s'emploie à éteindre l'intelligence, le communisme à exalter les instincts. L'œuvre est la même. Et même au service de la Bêtise.

Pas de politicaillerie sans journalisme.

La Fédération nationale des Groupes communistes d'enfants a son journal, *le Jeune camarade*.

Une élève de l'école de filles d'Alfort écrit :

« La directrice n'aime pas à être regardée en face; elle trouve cela malhonnête ».

Une autre élève, de Livry Gargan, note :

« S'il fallait que la maîtresse sache que je suis une pupille du groupe communiste, je serais punie sans cesse. Cependant, c'est un honneur que d'être communiste. »

A Paris (XVIII^e arrondissement), protestation d'un enfant qui écrit :

« On a été dans le préau : le maître nous a fait chanter *La Marseillaise*. Comme récréation, c'était choisi... chanter *La Marseillaise* n'est pas notre rôle. Nous savons *L'Internationale* et nous ne devrions pas apprendre *La Marseillaise*. »

Lille a eu un congrès d'enfants communistes. On y a dénoncé une école qui « est le lieu de jalousie, de taquinerie, d'injustice ».

Un enfant de Clamart déclare « qu'il n'a pas de conseils à recevoir du directeur ».

Il y a des congrès. Celui de la région parisienne vote la résolution suivante :

1^o Le Congrès regrette le peu de cellules d'écoles déjà formées;

2^o Les cellules doivent se former pour lutter contre les injustices, les brutalités, les chants patriotiques, la gymnastique, le salut militaire, la morale et l'histoire.

Allons, ça va, ça va...

LITTÉRATURE DÉMAGOGIQUE

La démagogie est toujours marquée du signe de la Bête. Il n'y a pas à choisir. Tout se vaut. On n'a qu'à ramasser dans le tas.

Aussi n'eussions-nous pas été chercher spécialement la « pensée » et la « littérature » de M. Pierre Hamp, apologiste, suivant les circonstances, du travail et de son contraire, de l'action morale et de Germaine Berton, si *le Quotidien* n'avait reproduit en manchette ce spécimen bien propre à faire considérer Gutenberg comme le pire malfaiteur de l'humanité par ceux qui n'ont pas perdu tout bon sens :

Un grand nombre d'hommes, qui n'auront jamais l'outil en main, ni l'idée en tête, mangent *le plus blanc pain du monde à la sueur du front des autres*.

M. Pierre Hamp ne sait-il donc pas encore que « le plus blanc pain du monde » est le plus malsain et que ceux « qui n'auront jamais l'outil en main » en consomment infiniment peu ? Ils préfèrent le foie gras truffé et le champagne, et encore n'ont-ils pas ce goût singulièrement dépravé de les arroser de « la sueur du front des autres ».

Saint Paul, en s'adressant aux Thessaloniens avait mieux dit : « Celui qui ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas. » C'est clair et franc. L'apôtre ne fait pas de démagogie. C'est pour tous qu'il parle. Cela ne sue pas l'envie qui se dissimule et n'excite pas perfidement à la haine. Alors, tout travail était productif, et saint Paul vise l'oisiveté et tous les parasitismes, — ceux d'en bas comme ceux d'en haut. Et cela est proprement antidémocratique.

Le pire parasitisme est celui de la démagogie professionnelle.

UN ZOÏLE ⁽¹⁾

M. ERNEST SEILLIÈRE ⁽²⁾

Il fut un temps où M. Paul Janet (de l'Institut) interdisait à M. Alfred Espinas de citer, dans la thèse que celui-ci présentait en Sorbonne, le nom d'Auguste Comte ; où M. Joseph Bertrand (de l'Institut) et quelques autres (plus ou moins de l'Institut) pouvaient tout entreprendre, impunément, contre Auguste Comte et son œuvre immortelle.

Il semblait que ce temps fût révolu. De plus en plus, l'œuvre de Comte anime les esprits, le vouloir, les espérances des âmes d'élite. Le positivisme pénètre partout. Mais cela seul ravive la haine des médiocrités solennelles.

Il y a deux ans, l'Académie des sciences morales et politiques avait mis en concours, pour l'attribution du prix Crouzet, le sujet suivant : *Le Positivisme d'Auguste Comte. La place du problème religieux dans l'ensemble de la doctrine*. Les malins savent ce que parler veut dire. Deux prix de 1500 francs ont été décernés. Voici comment M. Lévy-Bruhl, rapporteur, justifie cette récompense.

Pour l'un : « Préoccupé de ses idées personnelles, l'auteur s'attache plus à les exposer qu'à pénétrer celles d'Auguste Comte ... Il se représente Auguste Comte comme un malade, un débile, qui a peur, qui a besoin de se rassurer, et qui construit son système pour se défendre contre la folie. »

Pour l'autre : « Le tout constitue un essai très animé, véritable « éreintement » d'où Auguste Comte, traité de

(1) Ces pages ont paru dans les nos d'avril et mai de la belle et intéressante revue régionaliste, *Les Amitiés foréziennes et vellaves*, que dirige, à Saint-Étienne, M. le Dr Louis Rimaud. Si nous les reproduisons, c'est qu'on ne saurait trop propager la gloire de M. le baron Ernest Seillière (de l'Institut).

(2) *Auguste Comte*, par ERNEST SEILLIÈRE, 1924 (F. Alcan, éd.).

« pauvre homme », sort en piteux état. L'auteur, dans sa conclusion, explique pourquoi il a cru devoir faire œuvre de polémiste plutôt que d'historien et asséner sur Auguste Comte tant de violences en si peu de pages. »

En bref, M. Lévy-Bruhl se réjouit, toute la gent métaphysique jubile : l'Académie des sciences morales en a eu pour ses trois mille francs.

I

M. Ernest Seillière ne serait pas de l'Institut s'il n'y allait, lui aussi, de sa ruade asinique. Et avec d'autant plus d'entrain qu'il est l'inventeur de la « philosophie impérialiste ».

Malheureusement, ce sous-Nietzsche en pain d'épice pour salons fraîchement dorés est radicalement, incurablement dénué de tout esprit philosophique. Il n'a rien compris, il ne pouvait rien comprendre à la vaste synthèse positive.

Débilité cérébrale n'est pas crime, certes. Mais, si l'intelligence généralisatrice est une grâce parcimonieusement distribuée et qui ne s'achète pas, la simple probité intellectuelle est à la portée même d'un membre de l'Académie des sciences morales et politiques (section de morale).

C'est déjà y manquer gravement que de juger la pensée la plus complète, la plus systématique et la plus synthétique qui se soit jamais exprimée sans n'avoir fait d'autre effort pour la pénétrer que de parcourir quelques passages du *Cours* ou du *Système de politique positive*. Cela décèle une vésanique indifférence au vrai.

Le livre de M. Ernest Seillière est donc essentiellement une œuvre de mauvaise foi.

II

Auguste Comte a vécu, suivant sa maxime morale, « au grand jour ». Et donc, rien de caché. Nulle existence plus claire. De même, il n'a jamais dissimulé ce qu'il devait aux prédécesseurs. « Plus nous aurons de précédents, écrivait-il, mieux nous vaudrons. » Aussi s'attachait-il, avec un scrupule parfois excessif, à signaler ses précurseurs. Il n'a pas inventé, il n'a pas créé : il a développé, coordonné, systématisé.

Mais un « philosophe de l'impérialisme », on l'entend

bien, n'a que faire du document exact. Comte est l'ennemi de la sottise : il faut l'abattre. Par tous les moyens. La calomnie en est un. Aussi bien, ne s'en référera-t-on qu'aux disciples incomplets ou infidèles, les Stuart Mill, Littré, de Blignièrès, en passant sous silence ce qui, chez ceux-là même, est favorable au maître. Les autres ne comptent pas. Tout ce qui est *contre* sera tenu pour vrai et bon, sans autre démonstration. Tout ce qui est *pour* n'existe point. Une équipe de « nègres » sera chargée de ramasser les ordures et les niaiseries disséminées dans les écrits haineux d'un Joseph Bertrand ou d'un Deroisin. Mais les réponses et les pièces décisives qui furent opposées en leur temps à ces basses calomnies, M. Seillière se refuse à les examiner (1).

Procédé commode, certes ; mais procédé de libelliste de bas étage, procédé d'imposteur.

Sans doute, l'originalité d'un Comte a de quoi surprendre un philistin. Ses « bizarreries » apparentes peuvent donner à sourire. Ce n'est qu'après un long commerce avec cette belle âme qu'on en mesure la grandeur. D'autre part, le positivisme n'est pas encore au-dessus de toute critique. Il a eu, il a des disciples bien insuffisants. Et puis, il y a d'autres points de vue que celui de l'Humanité. Que ces positions théologiques paraissent fragiles à un esprit émancipé, elles n'en sont pas moins respectables puisque tant de braves gens s'y prennent encore.

Aussi convient-il de louer l'étude critique, consciencieuse, honnête et intelligente du R. P. Gruber, de la Société de Jésus, *Le positivisme depuis Comte jusqu'à nos jours* (2). Et aussi l'examen objectif de M. Lévy-Bruhl, avant qu'il ne fût de l'Institut, *La Philosophie d'Auguste Comte* (3).

III

Les manifestations de ce que Comte nommait avec son

(1) Notamment les opuscules du D^r AUDIFFRENT ; *Lettre à M. J. Bertrand*, par LUIS LAGARRIGUE ; *Notice sur l'œuvre et sur la vie d'Auguste Comte*, par le D^r ROBINET ; *Notice sur la vie et l'œuvre d'Auguste Comte*, par J. LONCHAMPT ; *La vie et l'œuvre d'Auguste Comte et de Pierre Laffitte*, par le D^r HILLEMAND, etc., etc.

(2) 1893, Lethielleux, éd.

(3) 1900, Félix Alcan, éd.

indulgence coutumière « l'idiotie académique » semblent invraisemblables au bon sens. D'autre part, il serait cruel d'infliger à qui tenterait d'en mesurer l'étendue la lecture des indigestes élucubrations de M. Ernest Seillière. Quelques échantillons suffiront.

Voici d'abord, répété à chaque page, ce que M. Seillière trouve à dire de Comte : « Dispositions maniaques ». — « Mégalomanie ». — « Égotisme pathologique ». — « Caractère maniaque ». — « Esprit rétréci par la névrose ». — « Persécuté ». — « Névropathe ». — « Orgueil pathologique ». — « Lubie ». — « Demi-savant » (1). — « Romantique de fond ». — « Mystique naturiste ». — « Divagations mystiques ». — « Exaltation érotique de vieillesse ». — « La manie qui s'empare totalement de son cerveau pendant les dernières années ». — « Maniaque vieillard ». — Ses compositions de vieillesse ». — « Cerveau de plus en plus anormal avec les années » (2), etc., etc...

Bien entendu, à propos de la loi des trois états et de la classification des sciences, M. Seillière ne manquera pas de faire intervenir les fugues de Caroline Massin, l'indigne femme que Comte avait épousée au début de sa carrière. Ce que celui-ci reconnaissait comme « la seule faute réellement grave de sa vie ». Bon prétexte pour traiter le grand philosophe de « pantin conjugal », car ces Messieurs de l'Institut, par grâce d'état, on le sait, sont préservés du cocuage.

C'est ce qui s'appelle élever le débat philosophique ; mais M. Seillière, d'instinct, a choisi le terrain sur lequel il se croit plus solide. Ce n'est pas, on le voit de reste, celui des idées.

(1) Or le fondateur de la sociologie, on le sait, fut le pair des plus grands savants de son temps dans chacune des sciences spéciales, hormis, il est vrai, l'érudition oiseuse. Voir *La philosophie biologique d'Auguste Comte*, par RAOUL MOURGUE (*Archives d'anthropologie criminelle*, 1909). *A. Comte et l'histoire des sciences*, par P. TANNERY (*Revue générale des sciences*, 1905); *Essai sur le système psychologique d'A. Comte*, par A. GEORGES (Rey, 1908), etc., etc...

(2) Cette imputation de sénilité, qui revient si souvent, ne laisse point d'être cocasse quand on remarque qu'à l'âge présent de M. Seillière, A. Comte était mort après une courte maladie qui l'avait surpris en pleine vigueur physique et mentale.

IV

Ce cacographe fait chorus avec les journaloux — ces maîtres ès-écritures! — pour juger que le style de Comte est détestable. Et rien de plus bouffon quand on a sous les yeux le pathos prétentieux du censeur. Voici quelques spécimens de charabia « seillérien » pris au hasard :

« Oui, certes, le mysticisme naturiste suppose inspirés les incultes ». — « Et l'on lit entre les lignes ». — « Il considère la civilisation comme une chose qui « va sans dire », comme un fruit naturel du temps écoulé ». — « Songeant à satisfaire son maître et surveillant de cette époque Saint-Simon, mais bien davantage encore à se préparer le pontificat pour lui-même, Comte ... » — « Elle n'avait certainement pas ni le talent ni la force d'âme nécessaire pour remonter les courants de l'opinion naturiste, en son temps ». — « Comment se dérober dans le mode de penser causal qui est nécessairement celui de notre intellect, à la conviction qu'une telle faculté de synthèse eut, malgré tout, un germe et que ce germe a été préparé singulièrement susceptible de développement dans l'espèce humaine par quelque Force que nous ne pouvons nous empêcher de supposer rectrice du monde », etc., etc...

Dans l'ensemble de ce livre, on remarque en outre de nombreuses impropriétés de termes, des « manies verbales », la pauvreté du vocabulaire, l'abus des mots en italiques qui décèle la débilité mentale du scribomane et enfin quantité de fautes d'orthographe. Sans doute, on peut attribuer cette orthographe « impérialiste » aux coquilles typographiques. Les typos ont bon dos. Mais elles sont vraiment trop, et beaucoup se répètent fréquemment. Ainsi M. Seillière écrit toujours : « il concluera », « je concluerai », ce qui le ferait recaler impitoyablement aux examens du certificat d'études.

Un Jules Lemaître, un Égnet, un Maurice Barrès, un Charles Maurras trouvent dans les pages de Comte des beautés puissantes : il est naturel qu'elles passent inaperçues pour quelques autres.

V

A vingt ans, Auguste Comte, ayant à gagner son pain, remplaçait Augustin Thierry comme secrétaire de Saint-Simon. Il tint ce poste pendant quatre ans, jusqu'en 1822. Durant deux années encore, Comte sera en relations avec Saint-Simon ; mais, intellectuellement, il s'en sépare de plus en plus. Pour la première fois, en 1822, Comte signe sa part de collaboration. Saint-Simon, qui va fonder le « nouveau christianisme » ne reconnaît pas les « généralités de son système » Et pour cause. Le positivisme va s'élaborer.

Il n'importe. Comte est le disciple de Saint-Simon, sinon son plagiaire, et le positivisme s'identifie au saint-simonisme. M. Seillière ne saurait discerner la différence des cultures, des principes, de la méthode, l'antinomie essentielle des doctrines. Mais la plus élémentaire honnêteté eût dû l'inciter à s'en rapporter aux faits, aux témoignages. Il y a le petit livre de Ch. Avezac-Lavigne, *Saint-Simonisme-Positivisme*, bien documenté (1). Il y a aussi, de Comte même, la lettre à Valat du 21 mars 1824. Le plus curieux, c'est que M. Seillière cite cette lettre ; mais en paraissant ignorer toute la partie concernant les rapports que Comte eut avec Saint-Simon. C'est sa manière.

D'ailleurs, ce Zoïle s'embrouille non seulement dans les idées, mais encore dans les événements et les dates. Il date *l'Examen du Traité de Broussais sur l'irritation* de 1823. Or cet écrit fut publié après la grande crise cérébrale de Comte, c'est-à-dire en 1828. Erreur typographique ? — Non, car la lettre à Valat, qui est de 1824, est citée aussitôt après.

VI

Au demeurant, M. Ernest Seillière ne paraît pas pouvoir se faire une conception moins niaise du positivisme. Son imbécillité irréductible, à tout le moins, paraît sincère. Même avec quelque effort d'attention, l'honnête respect des idées, il n'eût saisi du positivisme que ce qui l'aurait décidé à n'en

(1) Ernest Leroux, éd. 1905.

pas parler. Mais la coordination, l'unité de la doctrine, la synthèse subjective, par quoi tout s'éclaire, lui fussent restées inaccessibles.

Je note d'abord cette sottise : « Comte a toujours eu la prétention d'avoir *créé* un système philosophique. » Cette prétention est, proprement, anti-positiviste. Comte a toujours rappelé que le positivisme est un résultat de l'évolution intellectuelle de l'Humanité, ne serait-ce que par la loi des trois états.

Affectant l'impartialité, l'impudent grimaud ne trouve à retenir que ceci dans l'œuvre immense du « roi de la pensée » (1) :

« Au vrai, il a donné des considérations sur la logique de l'esprit humain dans son développement — considérations *qui sont assurément ingénieuses car elles lui valurent l'estime de quelques savants en France et en Angleterre* ; puis en outre une philosophie de l'histoire assez arbitraire mais qui présente des aspects intéressants. »

M. Seillière avoue du moins qu'il est incapable de juger par lui-même des idées. C'est pourquoi, quand l'opinion des « savants » spéciaux et certifiés ne peut plus le guider, il se bornera à contester, à nier la valeur de la sociologie positive, de la classification des sciences et de la méthode subjective. D'ailleurs, il n'insistera pas. Quelques épithètes : « lubie », « manie », « vieillesse », seront ses raisons, et il n'en peut avoir d'autres.

Il s'en tiendra aux détails. C'est déjà dénaturer le positivisme qui est essentiellement synthétique. Aussi s'attachera-t-il surtout aux déductions, aux exemples donnés, aux applications de circonstances, à ce qui est seulement démonstratif.

VII

Sa malice est d'extraire une phrase en lui donnant un sens absurde, ce qui se peut, précisément, parce que, dans la pensée comtiste, tout se tient, tout se relie à un ensemble.

La perfidie se trahit en ceci que cette phrase, qui doit

(1) Émile Faguet.

prouver l'absurdité du positivisme, est soigneusement guillemetée, tandis que des pages entières, tirées du *Cours* ou du *Système*, ne le sont pas. Le pauvre homme imagine, sans doute, qu'on s'y trompera.

Il confond tout, le fatal et le modifiable, la loi infrangible et ses conséquences contingentes, le concret et l'abstrait, l'objectif et le subjectif, la sociologie dynamique (ou plutôt cinématique) et la sociologie statique, etc.

Ainsi encore, pour Gall. Ce que Comte en dit est exactement ce que, de nos jours, la psychophysiologie en a retenu, et tout le contraire de ce que M. Seillière attribue à Comte. Autre exemple. Comte ayant justement approuvé l'axiome énoncé par l'ouvrier menuisier Fabien Magnin : « Le travail ne peut jamais manquer », notre hébété en fait des gorges chaudes. « Il faudrait présentement à l'Angleterre et à ses chômeurs, dit-il, un semblable *triumvir* ! » M. Seillière, qui se croit aussi économiste (que ne se croit-il pas ?) ignore que le chômage est une conséquence de l'anarchie économique, du déséquilibre de la production, et non, réellement, du manque de travail.

Dans le procès de ces mornes et lamentables sottises que je m'efforce de suivre en punition de mes péchés, on rencontre parfois quelques parties drôles. Ce sont celles où le « créateur » de « la philosophie de l'impérialisme » découvre une formule qui paraît cadrer avec son système.

Alors, il concède que cela est « à moitié juste », que Comte a été éclairé « à moitié ». Le monde devait attendre M. Ernest Seillière pour être doté de l'entière positivité de la philosophie de l'impérialisme.

Bravant le rire formidable des dieux, il ira jusqu'à soutenir que « son » œuvre (1) substitue enfin la positivité « seillérienne » à la « métaphysique » comtiste, c'est-à-dire au « naturisme mystique contemporain ».

VIII

Tout ce qui n'est pas donné par l'expérience est « mystique ». Ainsi, la culture du sentiment, c'est du mysticisme.

(1) Quarante volumes de compilations qu'il suffit de feuilleter pour se convaincre qu'ils ne valent pas mieux que cette dernière déjection.

L'Humanité est une entité mystique. Comte est un panthéiste comme Schopenhauer.

Or c'est le contraire qui est profondément vrai. Rien de plus positif que la culture du sentiment, l'Humanité est plus réelle que l'individu. Le panthéisme incorpore l'homme au monde ; la conception positive, le monde à l'Humanité.

Quant à l'expérience, elle n'est qu'un des procédés de la méthode positive et qui est plus spécialement celui de la physique, comme l'observation est celui de la biologie et la filiation celui de la sociologie. A la vérité, le nombre des procédés d'investigation s'accroît avec la complexité des phénomènes à considérer. La sociologie les emploie tous.

M. Seillière entend le « positif » de même façon que Mme Pipelet. Il va sans dire, en conséquence, que la méthode subjective qui couronne et illumine tout le positivisme ne saurait être comprise par cet auteur. Aussi la théorie des utopies lui paraît extravagante.

IX

Tout de même une des vues les plus profondes de Comte et qui seule suffit à montrer la distance mentale qu'il y a entre le fondateur de la sociologie et le Messie du « nouveau christianisme », Saint-Simon. Je veux dire la séparation des deux pouvoirs, temporel et spirituel, dont les caractères déterminent les frontières : l'un pratique, spécial, local, organe de la solidarité, temporaire, concret ; l'autre théorique, général, organe de la continuité, universel, éternel, abstrait. L'un s'exerçant par la contrainte, l'autre par la persuasion. Auguste Comte a montré que la solution de « l'immense question de l'ordre », qui est tout le problème de l'heure présente, dépend de la séparation du temporel et du spirituel, et d'abord de la reconstitution d'une spiritualité efficiente.

Il serait surprenant qu'un Seillière l'eût compris. C'est pourtant le fondement même de la politique positive. Une régie des opinions et des mœurs, une puissance sans argent, sans titres, sans gendarmes, quelle « lubie » ! Et pourquoi cette division ? « Comme si les opinions et les mœurs, dit-il,

n'étaient pas la source des actes! » Si encore ce pouvoir spirituel avait été attribué par Comte à un Sénat, aux Seillière, à des gens décoratifs et décorés, aux Académies... Mais non, il s'en est bien gardé, le bougre, « le mauvais bougre », et ce sont des philosophes pauvres et inglorieux, des apôtres sans mandat, les femmes, les prolétaires que Comte désigne comme les divers agents du pouvoir spirituel à reconstituer.

Le positivisme est plein d'embûches pour ses détracteurs. Il met à la disposition de ceux qui s'en inspirent de nombreuses pierres de touche pour vérifier le cœur et l'intelligence de ses adversaires. La plus sûre est précisément cette question de la distinction du temporel et du spirituel.

Qui n'en aperçoit pas nettement l'importance capitale, qui ne la résout pas dans le sens comtiste, à tout le moins catholique, (comme Saint-Simon, par exemple), il dénonce son inaptitude organique à toute généralisation sociologique et, notamment, à la politique positive.

Par là, l'indigence mentale d'un Seillière s'étale au plein jour en marquant sa liaison directe avec la sécheresse du cœur. Car ce n'est pas sans raison qu'il redoute la formation d'une police de l'esprit.

X

Parmi tant d'insanités débitées avec l'imperturbable aplomb que donnent à la fois l'ignorance, l'indifférence morbide à l'exactitude et les succès mondains, il est assez difficile de discriminer ce qui provient de la mauvaise foi de ce qui émane de la sottise. D'autant plus que, très souvent, elles sont inséparables.

Ce qui est dit de la « loi des trois états », de la « foi mystique » de Comte au « progrès incoercible », — niaiserie. Mais l'omission constante, systématique, du principe relativiste? — Cela est trop gros et trop favorable à la falsification du positivisme pour n'être pas voulu.

Au surplus, il est des divagations qui outrepassent les bornes les plus lointaines de « l'idiotie académique ». Par exemple, quand M. Seillière prétend démontrer que Comte

est un disciple de J.-J. Rousseau par ce fait que Saint-Simon est lui-même un disciple de Rousseau (1).

Or il y a pis encore. « Au vrai, écrit M. Seillière, le comtisme participe étroitement du saint-simonisme, son origine essentielle, et s'est rapproché constamment du fouriérisme, son aboutissant naturel, — quoiqu'il ait ajouté certes des éléments originaux à ces deux nuances du mysticisme naturaliste. »

Je suis bien sûr que M. Seillière ignore Fourier plus encore que Saint-Simon et Comte. Cela lui est venu sous la plume, et il a écrit « fouriérisme » comme il eût écrit « cabétisme », « colinsisme », « tartempionisme », etc. D'ailleurs, il parle encore, à propos de Comte, de « son invention sociale », de « son plan de société future, sa République à la mode de Platon, de Morus et de Fénelon »...

XI

Et pourquoi ce salpicon de contre-vérités effrontées ? Tout simplement pour démontrer que Comte est mystique cependant que Seillière est positif !

Auguste Comte est « mystique naturaliste » parce qu'il s'est donné une mission sociale réformatrice ; parce qu'il n'a pas eu la vision géniale de la morale de « l'impérialisme rationnel », c'est-à-dire de... l'intérêt bien entendu ; parce qu'il a cru que la raison humaine est une force orientée vers l'unité ; parce qu'il accorde au sentiment sa place parmi les réalités humaines. « Nous voilà loin du positivisme au sens étymologique du mot (?), ajoute M. Seillière, et transportés dans la sentimentalité la plus avouée. »

Car la notion positive de l'Humanité, pour lui, est du théologisme. Il bafouille éperdument : « Le mysticisme consiste à combiner ses actes de conquête comme s'ils étaient appuyés par une *surhumaine* alliance, dont le sentiment se fait, indûment, le gérant. »

L'Humanité peut-elle être « surhumaine » ? Mais non,

(1) On sait que nul n'a jugé plus sévèrement que Comte « l'hypocrisie rétrograde » des chimériques idéologies du *Contrat social* et la « sauvage anarchie » qu'elles proclament et déchaînent.

elle est seulement sur-Seillière depuis qu'elle ne grimpe plus aux arbres.

Le subjectivisme est positif quand il a une base objective. De même l'idéalisme quand il se borne à choisir parmi les réalités au lieu d'imaginer des chimères. Et le sentiment le plus élevé est foncièrement plus positif que la sottise la plus épaisse.

Ce nonobstant, notre Aliboron en finira d'un trait avec « l'ex-philosophe » qu'est Comte, en brayant que le *Système de politique positive* et la *Synthèse subjective*, sont « des ouvrages si évidemment dictés par la manie ». Et ceci attestera qu'il n'a lu que quelques parties de ces ouvrages : « En examinant ici la politique finale de Comte, c'est moins sa politique théorique, *si évidemment arbitraire, que sa politique au jour le jour* et son attitude devant la lutte des partis de son temps dont je prétends caractériser les tendances. »

La « politique au jour le jour » de Comte, qui ne lisait aucun écrit d'actualité, qui se plaçait hors du temps!... Cela seul, M. Ernest Seillière, suffirait à vous déshonorer.

XII

Le motif de ces insanités? Je ne puis croire que ce soit la méchanceté.

Peut-être y trouve-t-on, pour une part, cette rage plouto-démocratique bestiale contre toute grandeur de l'esprit. Mais il y a surtout, semble-t-il, que M. Seillière veut faire figure de chef d'école. Aussi lui faut-il manifester qu'il est bien supérieur à celui chez qui il a puisé deux ou trois idées. Habillées de galimatias, cela paraît original. Ces miettes de positivisme seront de la superpositivité. Mais, bien entendu, il ne faut pas qu'on en soupçonne la source.

Ainsi, il aura suffi à M. Ernest Seillière de jeter un coup d'œil sur le « tableau cérébral » d'Auguste Comte pour construire sa « philosophie de l'impérialisme ». Dans ce tableau, l'égoïsme fondamental est défini par les cinq instincts, nutritif, sexuel, maternel, puis militaire et industriel, dans l'ordre de l'accroissement de dignité et de diminution d'énergie. M. Seillière nomme « impérialisme »

l'instinct de domination, de prédation et de conquête. Mais Auguste Comte, de plus, a montré comment les penchants intermédiaires, par l'orgueil ou besoin de domination et la vanité ou besoin d'approbation, se socialisent peu à peu pour s'élever jusqu'à l'altruisme.

Le positif, d'après M. Seillière, c'est le rationnel ; et la raison, c'est l'expérience sociale de l'Humanité accumulée, synthétisée. C'est cela, sans doute, et Comte l'a indiqué. Mais ce n'est pas que cela. « Positif » signifie, à la fois, dit Comte, réel, utile, certain, précis, organique, relatif et même sympathique. »

La découverte (?) de M. Ernest Seillière, c'est d'avoir pris une infime partie pour le tout. Son originalité (?) c'est d'avoir donné le nom *d'impérialisme*, qui ne convient nullement, à deux des instincts égoïstes définis par Comte et d'en avoir fait un baroque *deus ex machina*.

Rien de plus simpliste, on le voit, mais rien de plus court, rien de plus faux.

Au reste, M. Ernest Seillière a eu la candeur désarmante de reproduire à la fin de son volume un exposé de la philosophie de l'impérialisme par un de ses disciples (il en a !) M. Pierre Lacroix. Celui-ci a du moins le mérite d'écrire en français. Mais la clarté est funeste à ces sortes de « philosophies ».

Cet exposé, on l'a vu, peut tenir en dix lignes. C'est un grand avantage sur le positivisme que Comte lui-même n'a pu résumer qu'en une quinzaine de gros volumes extrêmement condensés.

M. Pierre Lacroix veut bien nous prévenir que M. Seillière n'a pas la prétention de fonder une religion... Ce serait pourtant sa prétention la mieux justifiée ; car l'impérialiste bêtise ou la bêtise impérialiste est bien une religion. La plus répandue et la plus fervente de ce temps qui n'est sceptique qu'envers ce qui est lucide, élevé, puissant et vivant. Et certainement, s'il n'est qu'un piteux philosophe, M. Ernest Seillière (de l'Institut) a tout ce qu'il faut, au temporel comme au spirituel, pour être l'un des grands pontifes de l'abrutissement général. « Son œuvre », comme il dit, et surtout la dernière, le marque — au fer rouge de l'esprit implacable — pour cette haute indignité.

G. D.

LES LIVRES QUI FONT PENSER

Une Élection, par GEORGES OUDARD, un vol. in-16 de 260 p.,
7 fr. 50 (Bernard Grasset, éd.).

Ce n'est point sous cette rubrique, mais dans notre « Anthologie de la Bêtise » que nous pourrons, à l'occasion, parler d'un roman. Car il n'est pas de genre plus factice, plus étranger à l'art et à la pensée, en bref, plus abêtisseur. C'est ce qui explique d'ailleurs le succès de public et d'argent qu'il obtient aujourd'hui.

Un peuple qui ne lit plus que des romans est atteint de gâtisme infantiliste ou gynécomaniaque. Il est devenu incapable d'abstraire et de généraliser, c'est-à-dire de penser.

Si donc nous faisons une exception pour l'ouvrage de M. Georges Oudart, c'est qu'il nous semble présenter un tableau assez fidèle de l'ordre cuisine des officines électORALES. De plus, aucun des jeux monotones et plus ou moins grotesques de la fonction sexuelle n'est décrit qui sont le principal élément de succès du roman et du théâtre. Il s'agit simplement d'« une élection » d'il y a vingt-trois ans. Celle de Gabriel Syveton dans le deuxième arrondissement de Paris.

« *Une Élection*, nous dit l'auteur dans son préambule, est le récit exact d'une campagne électorale parisienne au temps du scrutin d'arrondissement. Aucun fait, aucun personnage n'est inventé... L'auteur n'a changé que les noms parce que son but n'était pas de raconter un événement insignifiant dans l'histoire de la politique, mais de s'en servir pour peindre l'âme de ces Louis XIV d'estaminet, souverains absolus du suffrage universel, hommes, presque sans exception, médiocres, sectaires, impuissants, dévorés tous du désir de

dominer, et formant le personnel habituel du « comité » qui désignent les candidats, recrutent les électeurs et dirigent même à ce point le pouvoir qu'on peut entendre, quelquefois, un chef de gouvernement prononcer d'inutiles paroles uniquement pour satisfaire, contre l'intérêt du pays, les rancunes de cette plèbe spéciale. »

M. Georges Oudard ajoute que son livre « ne tend d'ailleurs qu'à provoquer, chez le lecteur, des réflexions dont les meilleures sont contenues déjà dans l'admirable page de Fustel de Coulanges, placée en tête de ce récit ».

Encore que nous les ayons publiées plusieurs fois, il est bon de reproduire ces paroles de saine raison :

« Si l'on se représente tout un peuple s'occupant de politique, et, depuis le premier jusqu'au dernier, depuis le plus éclairé jusqu'au plus ignorant, depuis le plus intéressé au maintien de l'état de choses actuel jusqu'au plus intéressé à son renversement, possédé de la manie de discuter les affaires publiques et de mettre la main au gouvernement; si l'on observe les effets que cette maladie produit dans l'existence de milliers d'êtres humains; si l'on calcule le trouble qu'elle apporte dans chaque vie, les idées fausses qu'elle met dans une foule d'esprits, les sentiments pervers et les passions haineuses qu'elle met dans une foule d'âmes; si l'on compte le temps enlevé au travail, les discussions, les pertes de force, la ruine des amitiés ou la création d'amitiés factices et d'affections qui ne sont que haineuses, les délations, la destruction de la loyauté, de la sécurité, de la politesse même, l'introduction du mauvais goût dans le langage, dans le style, dans l'art, la division irrémédiable de la société, la défiance, l'indiscipline, l'énervement et la faiblesse d'un peuple, les défaites qui en sont l'inévitable conséquence, la disparition du vrai patriotisme et même du vrai courage; les fautes que chaque parti commet tour à tour à mesure qu'il arrive au pouvoir dans des conditions toujours les mêmes, les désastres dont il faut les payer : si l'on calcule tout cela, on ne peut manquer de dire que cette maladie est la plus dangereuse épidémie qui puisse s'abattre sur un peuple, qu'il n'y en a pas qui porte de plus cruelles atteintes à la vie privée et à la vie publique, à l'existence

« matérielle et à l'existence morale, à la conscience et à l'intelligence, et qu'en un mot, il n'y eut jamais de despotisme au monde qui pût faire autant de mal. »

S'il y avait un parti d'ordre (mais *parti* et *ordre* ne sont-ils pas antinomiques ?) au lieu de participer à l'anarchie et à la mystification démocratique, il ferait afficher cette page de Fustel de Coulanges dans toutes les circonscriptions électorales de France. Et aussi, et mieux encore, parce que plus précis, plus profonds, plus frappants, quelques-uns des axiomes de politique positive formulés par Auguste Comte. Notamment, celui que cite M. Georges Oudart : « Tout choix des supérieurs par les inférieurs est profondément anarchique. »

Ce livre n'a pas été assez travaillé. Les idées et les caractères ne sont pas fouillés. On n'entrevoit que le masque d'un Syveton. Tout reste en surface. Certainement, M. Georges Oudart, qui a du talent, pourrait beaucoup mieux. Il reste à faire, sur le monde interlope des Comités électoraux, le livre superbe qu'a écrit Maurice Barrès sur le monde parlementaire avec *Leurs Figures*.

G. D.

Au pays des berceaux vides, par ÉMILE BOCQUILLON, une brochure, in-8°, 32 p., 1 franc (Paul Coquemard, éd.).

Par de saisissants graphiques, d'emblée, l'auteur nous montre l'étendue et la profondeur du mal français. Il manque, en France, 500.000 naissances annuelles.

Les causes ? Elles sont morales. M. Bocquillon les indique : fausse conception du bonheur, idéal dévié, épuisement du sentiment religieux, en un mot, individualisme morbide, égocentrisme. Il le dit fort bien : « Ce qui manque à l'âme française, c'est une foi, un idéal, une éducation. »

Le remède positif, efficace, est donc de refaire à l'âme française « une foi, un idéal, une éducation ». Et donc, au temporel, une réaction vigoureuse contre la démocratie abrutissante et dissolvante, la révision sévère, sinon l'abolition du Code civil destructeur des institutions sociales essentielles ; au spirituel, la régénération des opinions et des mœurs par

une doctrine qui relie les pensées et rallie les volontés pour faire converger les actes disciplinés vers une fin sociale.

Quant aux « lois de fer et d'or » que propose l'auteur, c'est-à-dire la répression policière de l'abjecte propagande malthusienne et l'inscription au budget d'un milliard annuel pour être distribué aux familles nombreuses, ce ne sont que des expédients dont l'apparente efficacité sur le papier ne compense peut-être pas l'obstacle moral qu'ils opposent d'autre part à la reconstitution « d'une foi, d'un idéal, d'une éducation ».

G. D.

RENÉ QUINTON

René Quinton est mort. Comme ce n'était pas un cabotin, un romancier pornographe, un champion ou un politicien, les journaux ne lui ont consacré que quelques lignes. Leurs lecteurs, d'ailleurs, n'en réclamaient pas tant. Quinton n'était, en effet, qu'un savant de génie, un bon citoyen et un prestigieux héros de la guerre.

Dans notre n° du 1^{er} janvier 1908, nous avons publié un compte rendu du livre qui exposait le résultat des laborieuses recherches de Quinton, l'Eau de mer, milieu organique. Le voici :

Tout organisme vient d'une cellule. La cellule est un élément nécessairement aquatique.

Mais les eaux douces sont d'origine assez récente. Quand la vie animale est apparue, il n'y avait que la mer. Actuellement, elle cube encore quinze fois le volume du continent.

« Les mers seules, à l'exclusion des eaux douces, possèdent tous les représentants typiques de chaque groupe animal. Non seulement l'origine marine de tous les groupes animaux en résulte, mais encore le fait que leur évolution s'est effectuée presque tout entière dans les océans et dans les océans seuls. »

Tout organisme dérivant d'une cellule, il en résulte nécessairement que les cellules ancestrales des premiers organismes n'ont pu être que des cellules marines.

L'organisme animal est constitué par quatre grands groupes d'éléments :

1° Le *milieu vital*, ensemble des plasmas dans lequel baignent toutes les cellules organiques et qui leur fournit le milieu chimique propice à leur vie et les matériaux de nutri-

tion ; 2° la *matière vivante* qui est l'ensemble de toutes les cellules vivantes ; 3° la *matière morte*, d'origine vivante, qui est l'ensemble de toutes les productions cellulaires dont le rôle est purement physique ou mécanique ; 4° la *matière sécrétée* qui est le résultat de l'activité cellulaire en vue des besoins de l'organisme.

Ainsi, d'après Quinton, « l'organisme apparaît comme une masse de cellules fondamentales isolées l'une de l'autre, toutes situées au contact du milieu vital, soit qu'elles nagent dans la masse liquide de ce milieu, soient qu'elles se trouvent encastrées dans une des substances fondamentales intercellulaires qu'imbibe également le milieu vital, — ces deux masses inconsistantes soutenues par une charpente et un lacis d'éléments inertes, plus ou moins résistants, inextensibles et rigides, d'origine cellulaire, mais sans vie ».

On voit aussitôt quelle importance prend le liquide de culture des cellules organiques qu'est le milieu vital. Pour les vertébrés supérieurs, le poids du milieu vital atteint le tiers du poids de l'organisme total.

Il ne faut pas le confondre avec le sang. « Le sang doit être dissocié ». De même la lymphe. Les globules blancs et rouges du sang sont de la matière vivante. Seul, le plasma sanguin fait partie du milieu vital, mais pour un huitième seulement chez le vertébré supérieur. Ce milieu vital n'est rien autre que le milieu marin originel. En créant des organismes de plus en plus complexes, la vie n'a eu d'autre objet que de maintenir ses conditions originelles, et notamment le milieu vital marin.

Il y a cependant quelques exceptions. Les Protozoaires, quelques Spongiaires et Hydrozoaires d'eau douce ont pour milieu vital de leurs cellules l'eau douce qui les entoure ; mais c'est au détriment de leur intensité de vie.

Et voici la loi de constance marine originelle qu'établit Quinton : « La vie animale apparue à l'état de cellule dans les mers a tendu à maintenir, à travers la série zoologique, pour son haut fonctionnement cellulaire, les cellules composant chaque organisme dans un milieu marin. Elle n'a pas maintenu ce milieu chez tous les organismes, mais ceux où ce maintien n'a pas été effectué ont subi une déchéance vitale. »

Ce ne pouvait être là, on le pressent, qu'un fragment d'une loi plus générale. Il y a d'autres conditions de vie : la température, la concentration saline, la lumière, par exemple.

La cellule ne peut vivre à une température au-dessus de 45°. Cette limite est, en outre, la température la plus propice à la vie. 39 à 45° sont les températures de vie optima.

Si l'on abaisse la température d'une cellule d'oiseau, la vie se ralentit ; si on élève la température d'une cellule de poisson, la vie s'accélère.

La vie animale est donc apparue au moment même où le globe était à la température la plus favorable, c'est-à-dire à 44 ou 45°. Et ce fut probablement celle des mers précambriennes.

Puis les organismes se constituèrent, les formes se diversifièrent. La vie passa des mers sur les continents. « Toute cette énorme germination s'accomplit dans la période primaire, si bien que pour la différenciation et la richesse, la faune de cette époque ne le cède à peu près en rien à celle des âges plus récents du globe. Or, en face d'une telle diversité anatomique, cette faune primaire possède un caractère physiologique commun de la plus haute signification : toutes les formes animales qui la composent sont dépourvues du pouvoir d'élever la température de leurs tissus au-dessus de celle du milieu ambiant. » La température cellulaire de cette faune est donc celle du milieu ambiant même.

Quand le globe se refroidit, la température du phénomène cellulaire s'abaisse de même ; mais au détriment de l'activité vitale.

Cependant, avec les vertébrés, la vie acquiert le pouvoir de créer de la chaleur, et, par là, de maintenir pour les cellules la température originelle.

Au fur et à mesure que le globe se refroidit, surgissent des organismes capables par une combustion intérieure d'élever d'autant la température de leurs tissus. « De telle sorte qu'à toute époque de refroidissement, l'embranchement des vertébrés est constitué par une série de formes dont les plus récemment apparues possèdent une température interne de 44° ; les autres, de moins en moins récentes, ne possèdent

plus que 43, 42, 39, 35, 30, 25, et les dernières, celles du type le plus ancien (Reptiles; Batraciens, Poissons) n'ayant que la température extérieure. »

Chaque espèce porte donc en elle-même la date de son apparition. Ainsi l'on voit que l'homme (37° 2) est apparu avant les mammifères carnivores et ruminants (39 à 41°) et les oiseaux carinates (40 à 44°).

Aucun de ses caractères anatomiques, embryogéniques, physiologiques, géographiques ne permet de considérer l'homme comme le dernier terme et le plus élevé de l'évolution. Il y a l'intelligence, il est vrai; mais l'intelligence n'est pas un caractère classificateur.

L'homme, avec l'ordre entier des Primates, est antérieur à l'épanouissement des deux ordres les plus récents et les plus élevés : les Carnivores et les Ongulés.

La classe oiseau est postérieure et supérieure organiquement à la classe mammifère.

La loi de constance thermique se peut donc formuler : « En face du refroidissement du globe, la vie, apparue à l'état de cellule par une température déterminée, tend à maintenir, pour son haut fonctionnement cellulaire, chez des organismes indéfiniment suscités à cet effet, cette température des origines. »

La condition du degré osmotique n'est pas moins persistante.

Puisque l'oiseau est le dernier apparu, la concentration saline de son milieu vital (7 gr. 2 pour 1000) doit représenter celle des mers originelles.

« Contrairement à toute vraisemblance et aux lois générales de l'osmose », on trouve dans les mers modernes concentrées à 33 g. pour 1000 des organismes en déséquilibre avec ce milieu physique. Et ce sont les plus récents et les plus élevés qui présentent une concentration faible, se rapprochant de celle des origines, et les moins élevés et les moins récents qui s'échelonnent entre la concentration présente et celle des origines.

Ainsi une troisième loi de constance osmotique se peut énoncer : « La vie animale apparue à l'état de cellule dans des eaux d'une concentration saline déterminée, a tendu à

maintenir, pour son haut fonctionnement cellulaire, à travers la série zoologique, cette concentration des origines. »

De même, on pourrait établir une loi de constance lumineuse. On sait qu'au fond des mers, il y a une faune innombrable qui crée elle-même sa propre lumière.

Mais toutes ces lois, et d'autres qu'on découvrira par la suite, ne sont que les parties d'une grande loi générale de constance originelle : « En face des variations de tout ordre que peuvent subir au cours des âges les différents habitats, la vie animale, apparue sur le globe à l'état de cellule dans des conditions physiques et chimiques déterminées, tend à maintenir à travers la série zoologique, pour son haut fonctionnement cellulaire, ces conditions des origines. »

C'est là une conception nouvelle de l'évolution. « Cette loi montre que la science moderne s'est efforcée d'ignorer que la vie est un phénomène assujéti à des conditions assez étroitement déterminées, puisque depuis les origines, malgré les temps écoulés, malgré les occasions, malgré les causes de variations qui se sont offertes ou produites, la vie ne paraît pas avoir pu mieux faire que de maintenir invariables, pour son activité maxima, les conditions des origines. »

Les organismes les plus élevés sont ceux qui savent le mieux maintenir les conditions originelles ; ce ne sont pas ceux qui s'adaptent au milieu changeant, mais ceux qui résistent au changement. La vie ne s'adapte pas. On voit toute la portée du quintonnisme, et ce qu'il promet, non seulement en biologie, mais encore dans l'ordre de la sociologie. Il nous faut reconnaître des prénotions, remanier des analogies et reviser des dogmes. Déjà M. de Gourmont s'efforce d'éclaircir une loi probable de constance intellectuelle. En tout cas, une philosophie nouvelle du progrès est à élaborer.

Ce qu'il y a de plus admirable dans l'ouvrage de M. Quinton, ce n'est pas les conclusions que nous venons de résumer trop sommairement, c'est la hardiesse de ses inductions *a priori*, l'ingéniosité des expériences et des analyses qui les viennent confirmer, la conscience intellectuelle avec laquelle il procède, et toute sa méthode.

Les applications thérapeutiques ne sont pas moins fécondes. Puisque l'organisme n'est qu'un aquarium marin, l'eau

de mer introduite dans un milieu vital vicié doit renouveler le liquide de culture des cellules organiques, et donc accélérer la vitalité des cellules. Et, en effet, les injections quintoniennes ont donné des résultats inespérés dans la tuberculose, la syphilis, l'eczéma, l'anémie, la gastro-entérite. Il est prouvé aujourd'hui qu'on peut ainsi sauver la majeure partie des 70.000 enfants qui meurent annuellement, en France, de la gastro-entérite.

G. D.

Cette publication est un recueil de notes critiques, d'aperçus immédiats, d'impressions, d'avertissements, en bref l'affirmation d'une pensée vivante qui n'a plus à se chercher. Les documents, les études, la méthode et la doctrine qui ont formé, systématisé le simple bon sens que nous appliquons ici sont exposés dans les **Œuvres complètes d'Auguste Comte, Pierre Laffitte et Georges Deherme**. (Librairie Émile Blanchard, 10, rue de la Sorbonne, Paris).

Le Positivisme intégral. Foi, morale, politique, d'après les dernières conceptions d'A. Comte, par ALFRED DUBUISSON. Un volume in-8° carré de viii-352 pages 6 fr. (G. Crès, éditeur, 116, boulevard Saint-Germain, Paris).

PRINCIPAUX OUVRAGES DE GEORGES DEHERME

- L'Afrique occidentale française.** Action politique. — Action économique. — Action sociale. (Ouvrage couronné par l'Académie française et par la Société antiesclavagiste de France). — Un vol. in-8, 528 pages, 1908. (Bloud, éditeur)... 6 fr. »
- Auguste Comte et son œuvre : Le Positivisme.** Un vol. in-16, 128 pages, avec deux portraits hors texte, 1909. (Groupe Auguste-Comte)..... 2 fr. 50
- La Crise sociale.** Un vol. in-16, 380 pages, 1910, 3^e édition. (Bloud, éditeur)..... 6 fr. »
- Croître ou disparaître.** La loi de Malthus. — La surpopulation. — Le néo-malthusisme. — La dépopulation française. — Ses facteurs. — Les expédients. — La solution positive. 1 vol. in-16, 270 pages, 1910. (Perrin, éditeur)..... 7 fr. 50
- Les Classes moyennes.** Étude sur le parasitisme social. Un vol. in-16, 320 pages, 1912. (Perrin, éditeur)..... 7 fr. 50
- Le Pouvoir social des femmes.** Un vol. in-16, 280 pages, 1914. (Perrin, éditeur)..... 7 fr. 50
- Penser pour agir.** Un vol. in-18 Jésus de xvi-318 pages, 4^e éd. 1919. (Bernard Grasset, éditeur)..... 7 fr. 50
- L'Argent et la richesse.** Un vol. in-18 Jésus de viii-266 pages, 3^e éd. 1919. (Bernard Grasset, éditeur)..... 7 fr. 50
- Le Nombre et l'Opinion publique.** Un vol. in-18 Jésus de xv-260 pages, 4^e éd. 1919. (Bernard Grasset, éditeur). . . 7 fr. 50
- Aux Jeunes Gens. Un maître : Auguste Comte. Une direction : le positivisme.** Un vol. in-18 Jésus de iv-150 pages, 1921. (Librairie Ém. Blanchard)..... 5 fr. »
- Le Positivisme dans l'action.** Un vol. in-16 de 460 pages, 1923. (Librairie Ém. Blanchard)..... 10 fr. »
- Pensées et Préceptes d'Auguste Comte.** Un vol. in-18 de xiv-268 pages, 5^e éd., 1924. (Bernard Grasset, éditeur)... 7 fr. 50